



HAL
open science

Introduction. La Grande Migration des Plantes et des Humains

Romain Simenel, Émilie Stoll

► **To cite this version:**

Romain Simenel, Émilie Stoll. Introduction. La Grande Migration des Plantes et des Humains. éditions du Muséum national d'Histoire naturelle. La Grande Migration des Plantes et des Humains, Delachaux et Niestlé, pp.7-15, 2024, 978-2-603-03137-7. hal-04782987

HAL Id: hal-04782987

<https://hal.science/hal-04782987v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION

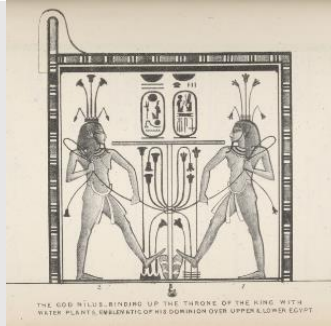
La grande migration des plantes et des humains

Romain Simenel, Émilie Stoll

Les plantes et leurs noms nous renseignent à la fois sur leurs pérégrinations dans le monde et sur les représentations que nous nous faisons de nous-mêmes, des peuples qui nous sont étrangers, et de l'ailleurs. La quête de leurs origines nous fait découvrir leur histoire – et la nôtre – au détour de fausses pistes ou de récits énigmatiques : par exemple, les pommes que l'on pourrait croire normandes proviennent de l'Asie centrale ; et notre piment d'Espelette a été rapporté des Amériques, tout comme la fraise pourtant dite de Plougastel. Les plantes sont en effet, comme nous, de grandes voyageuses, et appellent à notre esprit des horizons imaginaires : on les imagine d'ici mais elles viennent d'ailleurs, ou bien on leur attribue des noms exotiques alors qu'elles sont bien de chez nous. Elles ont accompli leur périple avec ou sans les humains, nourri l'imagination des sociétés qui les ont adoptées, et certaines ont même conquis le monde.

La tendance inhérente aux humains à penser l'autre et l'ailleurs en se référant aux plantes prend une dimension particulièrement saillante dans un monde globalisé. Ainsi la circulation exponentielle des personnes sur Terre s'accompagne-t-elle fort logiquement de la diversification des trajectoires des végétaux et en même temps d'une recombinaison des schémas projetés sur l'altérité.

Chaque plante présentée dans cet ouvrage raconte une histoire de voyage vers d'autres contrées et à la rencontre de nouvelles sociétés, et introduit le lecteur dans l'univers des relations tissées par l'humanité avec les ressources végétales, depuis les piémonts himalayens jusqu'à la Palestine et au Maroc, depuis l'Amazonie jusqu'à l'Asie et à l'Afrique, et enfin de l'Afrique à l'Europe, en passant par les jardins persans antiques, les premières expériences d'acclimatation sous serre, ou même les jardinières ornementales et la végétalisation des cours d'immeuble.



Sir John Gardner Wilkinson, « Pantheon. The god Nilus binding up the throne of the king with water plants, emblematic of his dominion over Upper & Lower Egypt », Manners and customs of the ancient Egyptians, including their private life, government, laws, art, manufactures, religions, and early history, Londres, J. Murray, 1841 [© NYPL catalog ID \(B-number\): b14020352](#)

Dans cette illustration, le dieu du Nil lie le trône royal avec des tiges de papyrus, plante aquatique emblématique de sa domination sur la Haute- et la Basse-Égypte.

Les plantes ont voyagé bien avant l'émergence des humains sur Terre. La dérive des continents, commencée il y a 250 millions d'années, a participé de la dispersion des espèces végétales et animales en différents endroits de la planète, comme en attestent les fossiles de fougères préhistoriques découverts partout dans l'hémisphère Sud. Les changements climatiques au cours des âges ont également bouleversé leur répartition géographique. Aujourd'hui encore, certaines plantes quittent leur région d'origine – avec ou sans l'aide des humains – pour prospérer sous des climats plus favorables : par exemple, des arbres fruitiers comme les grenadiers, pistachiers ou amandiers, familiers des rives de la Méditerranée, sont désormais cultivés en Corrèze.

Les plantes voyagent seules avec les moyens de leurs caractères physiques. Leurs graines se disséminent sur de longues distances, portées par le vent si elles sont ailées, ou plantées sur le pelage d'animaux si elles sont dotées de crochets... Certains fruits flottent et traversent les mers, d'île en île comme la noix de coco, et en suivant les courants marins comme la calebasse (*Lagenaria siceraria*) partie des côtes africaines et asiatiques pour gagner l'Amérique – on notera que les récits épiques de l'empire Chola, dans le sud de l'Inde, font mention de la calebasse dès le VI^e siècle.



Avec les humains, les plantes ont trouvé un moyen de locomotion bien plus efficace que ceux qui l'ont précédé – mammifères, insectes et oiseaux. Les volatiles avaient ainsi déjà donné des ailes aux graines, pour parcourir de vastes régions, mais l'humanité a fait voyager les plantes plus loin : tout autour du monde, à pied, à cheval, par bateau, par route, par train, par avion...

L'histoire de la grande migration des plantes a donc débuté il y a bien longtemps. Les humains n'ont pas attendu les grandes explorations menées depuis l'Europe à la Renaissance pour les faire voyager, ni la colonisation qui a amplifié cette mondialisation végétale. Les conquêtes macédoniennes, grecques et romaines, celle du Yunnan par les Chinois de la dynastie Ming, les invasions mongoles de l'Asie Mineure, les conquêtes arabo-musulmanes de l'Afrique et de l'Europe, les croisades conduites par les chrétiens d'Occident ont toutes abouti à l'introduction de nouveaux végétaux en Europe, à de nouvelles cultures telles que celles du sarrasin, du chanvre, de l'artichaut et du pommier. On peut imaginer comment la découverte de nouveaux saveurs a pu faire exploser les sens dans une Europe médiévale plutôt pauvre en épices, sans parler de l'aspect nutritionnel de certains de ces nouveaux aliments ayant contribué à réduire la fréquence des disettes ; ou encore de l'utilité qu'a pu représenter l'introduction de fibres textiles nouvelles.

Depuis des temps immémoriaux, chaque civilisation a pris l'initiative de faire migrer certaines plantes selon ses besoins et en fonction de ses expériences. Par exemple, les navigateurs polynésiens ont importé la patate douce (*Ipomea batatas*) d'Amérique du Sud autour de l'an mil, ce qui explique peut-être la similarité de son nom dans les langues polynésiennes (*kumara*) et quechua (*kumar*). À partir de cette première impulsion, la patate douce s'est répandue dans le monde entier, devenant par exemple un aliment majeur en Papouasie-Nouvelle-Guinée.



Robert Dodd, The mutineers turning Lieut Bligh and some of the officers and crew adrift from His Majesty's Ship Bounty, 29 avril 1789, gravure, 1790. Greenwich, National Maritime Museum © Greenwich, National Maritime Museum

Le Bounty à son retour de Tahiti en 1789, chargé de plusieurs centaines d'arbres à pain (*Artocarpus altilis*).

Quels types de plantes ont migré avec les humains ?

Les principales plantes voyageuses sont les graminées, les légumineuses et les fruitiers, ainsi que celles fournissant les épices. Outre les végétaux comestibles furent transportées des espèces utiles pour la construction, l'industrie, la teinture et la décoration, ou pour la préparation des remèdes, et pour les rituels religieux. Les plantes domestiquées furent privilégiées, mais des plantes sauvages ont également été déplacées, comme certaines lavandes spontanées. Des espèces d'arbre non domestiquées, tel le baobab *Adansonia digitata*, ont été introduites en Inde depuis l'Afrique il y a plus de mille ans par des marchands et voyageurs du monde musulman – ce baobab est d'ailleurs dénommé *papapuli* dans le sud de l'Inde, terme tamoul signifiant « tamarinier de l'extérieur ».



Jean Baptiste Debret, « 1. Graines employées pour les colliers ; 2. Végétaux pour le tatouage ; 3. Plantes nutritives », Voyage pittoresque et historique au Brésil depuis 1816 jusqu'en 1831, ou Séjour d'un artiste français au Brésil, Paris, Firmin Didot, 1834-1839 © The Miriam and Ira D. Wallach Division of Art, Prints and Photographs: Print Collection

Ces végétaux ont souvent emporté eux-mêmes des passagers clandestins, à l'instar des plantes messicoles (bleuet, matricaire, coquelicot, etc.) qui, glissées parmi les céréales, sont devenues emblématiques des paysages européens. D'autres, considérés aujourd'hui comme des adventices et qualifiés de « mauvaises herbes », ont parfois été introduits volontairement à une époque où ils étaient consommés : c'est le cas du chénopode blanc et d'autres espèces proliférantes. Le statut des plantes a donc évolué au fil du temps, et il est important de rappeler

que les termes de « mauvaise herbe » ou d'« espèce envahissante » traduisent souvent le rapport que les êtres humains entretiennent avec elles, comme l'illustre l'exemple du roseau.

Le roseau à musique : de plante compagne à « envahissante »

Lola Soulier

Le roseau *Arundo donax*, aussi appelé « canne de Provence » ou « roseau à musique », a joué un rôle déterminant dans le développement des civilisations orientales et méditerranéennes. Cette graminée robuste et flexible, native du sud de la mer Caspienne, de l'Iran et de la vallée de l'Indus (actuel Pakistan), a migré d'est en ouest, à l'initiative des humains, jusqu'au bassin méditerranéen.

Dans ses territoires d'origine, *Arundo donax* produit encore des graines fertiles permettant sa reproduction. Cependant, en migrant, sa relation privilégiée avec l'humain a favorisé sa multiplication sans reproduction sexuée, grâce à l'extension des rhizomes ou l'enracinement de tiges tombées au sol.

Le roseau s'est longtemps révélé indispensable dans de nombreuses activités de la vie rurale, artisanale, domestique et artistique : il a servi de matériau pour la vannerie, on y a taillé des flèches, des peignes pour les métiers à tisser, des calames pour les scribes, des instruments de musique, sans oublier les usages médicaux.

Aujourd'hui, cette plante tombée en désuétude est considérée comme une « espèce envahissante ».

En France, le lien qu'entretenaient les instrumentistes avec le roseau à musique s'est distendu au cours du XX^e siècle, et seuls quelques facteurs d'anches en détiennent encore les savoir-faire liés à sa récolte et à sa sélection. En Arménie, en Iran et en Inde, les facteurs d'anches (les anches étant destinées notamment au hautbois arménien dit « duduk ») et les fabricants de flûtes (ney turc, du persan *nay*, « roseau ») maintiennent une relation étroite avec la plante. Par exemple, le maître arménien Hovhannes Khudaverdyan, après des années de recherche, maîtrise toutes les étapes de la facture d'anches depuis la récolte du roseau, et produit des anches aux qualités vibratoires exceptionnelles.



Hovhannes Khudaverdyan, facteur d'anches. Var, 2023 © M. Chavak

Qui fait migrer les plantes et pourquoi ?

L'histoire des plantes, comme celle des peuples, est souvent écrite par les vainqueurs. Il n'est donc pas surprenant que les grandes figures de la migration des plantes, de leurs fruits et produits transformés soient des personnages historiques emblématiques : Alexandre le Grand pour le cédrat, l'empereur Seiwa du Japon pour le yuzu, le *conquistador* Hernán Cortés pour le chocolat, des botanistes et des parfumeurs européens pour le pélargonium, ainsi que l'aventurier-entrepreneur Henry Wickham pour l'hévéa du Brésil. Cet ouvrage ne manque toutefois pas de rappeler que nombreux sont les acteurs locaux, les voyageurs anonymes et les scientifiques amateurs qui ont pris une part considérable dans la diffusion des plantes. La migration végétale est une histoire collective.

Les motivations qui président à la culture d'espèces végétales hors de leurs milieux originels ne sont pas exclusivement d'ordre économique, alimentaire ou industriel, mais aussi symboliques et identitaires, comme le montrent les exemples du cédrat et du pélargonium. À quoi s'ajoute le caractère politique inhérent à la mise en œuvre du système colonial et à la captation des ressources et des savoirs dans de multiples domaines, des usages médicaux aux procédés techniques.



*« Expédition de plantes au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne à destination des jardins d'essais », 1909.
Plaque de verre noir et blanc ; 13 × 18 cm. Paris, Bibliothèque nationale de France © Bibliothèque numérique
du Cirad*

Les plantes conditionnées en serres portatives (caisses de Ward) étaient destinées aux jardins d'essais coloniaux de Bingerville en Côte d'Ivoire, de Saint-Louis au Sénégal et de Papeete à Tahiti.

Qui cultive les végétaux transplantés dans de nouveaux lieux ?

Migrations végétales et humaines sont étroitement liées et se combinent : la culture intensive de certaines plantes dans des territoires conquis a provoqué le transfert de travailleurs forcés, esclaves africains transportés en Amérique pour travailler dans les plantations de cacaoyers et de coton notamment, travailleurs recrutés dans l'empire colonial portugais à la fin du XIX^e siècle et envoyés sur les plantations de cacao et de café de São Tomé-et-Principe, *coolies* chinois et indiens employés dans les plantations d'hévéas en Asie du Sud-Est... Dans les années 1940 encore, c'est la recherche d'un latex issu du pissenlit, pour pallier la pénurie de caoutchouc, qui a vu le régime nazi affecter aux champs d'essais en France des déportés polonais et des prisonniers de guerre, ou en Pologne, des déportées dans une annexe du camp d'Auschwitz ; aux États-Unis, des immigrés japonais furent internés aux mêmes fins.

Aujourd'hui, le recrutement de travailleurs agricoles selon leur origine continue d'être pratiqué, comme il en est des Marocains dans les champs de tomates en Espagne, ou bien des Mexicains sur les exploitations maraîchères ou pour entretenir les extérieurs des propriétés privées des États du sud des États-Unis.



Marius-Pierre Le Masurier, *Esclaves à la Martinique, 1775*. Huile sur toile, 125 × 106 cm. Paris, musée du Quai Branly – Jacques Chirac ©Musée du Quai Branly – Jacques Chirac

Le peintre, qui a séjourné en Martinique, sacrifie ici le réalisme à une esthétique rococo, montrant des esclaves oisifs dans un paysage luxuriant où l'on distingue des plantes de l'Amérique tropicale (calebassier, anacardier, inga, palmiers) et une autre importée (canne à sucre, originaire d'Asie). La femme sert une boisson (chocolat ? café ?), tandis que l'homme au premier plan porte une machette évoquant le travail agricole.



William Clark, « *Slaves cutting the sugar cane* », *Ten Views in the Island of Antigua*, Londres, Thomas Clay, 1823, planche IV © Londres, British Library



Jean Baptiste Debret, « *Nègres scieurs de long* », *Voyage pittoresque et historique au Brésil depuis 1816 jusqu'en 1831, ou Séjour d'un artiste français au Brésil*, Paris, Firmin Didot, 1834-1839 © [The Miriam and Ira D. Wallach Division of Art, Prints and Photographs: Print Collection](#)

Le transfert de main-d'œuvre sur les plantations et dans les champs entraîne lui aussi celui de plantes, les populations déplacées apportant avec elles de nombreuses espèces végétales à usage alimentaire, médicinal ou rituel. Si bien que pour les archéologues d'aujourd'hui, la présence de cette végétation spécifique constitue un indice notable pour identifier des sites habités jadis par des esclaves.

Un vocabulaire commun pour décrire les migrations humaines et les migrations végétales ?

Plusieurs termes typiquement empruntés au monde végétal sont usités pour évoquer des situations humaines. Les migrations forcées sont associées au « déracinement », tandis que « s'enraciner » laisse penser à une installation harmonieuse et durable. Concernant les étrangers, l'« enracinement » est perçu comme une « acclimatation », mot qualifiant en botanique l'adaptation des plantes exotiques au climat du territoire d'accueil.

Parallèlement, la migration des végétaux peut être décrite comme les migrations humaines, surtout lorsque les plantes sont jugées encombrantes et indésirables. Les plantes dont la présence est perçue comme une menace, souvent parce qu'elles modifient notablement le paysage et/ou le milieu, sont qualifiées d'« invasives » ou d'« exotiques envahissantes » lorsqu'elles viennent d'ailleurs, comme certains parlent de peuples « barbares » ou des migrants. La propension de certaines plantes à proliférer dans des écosystèmes préalablement modifiés par l'homme, n'est toutefois pas liée à leur nature exogène. De nombreuses adventices sont locales, d'autres ont été « naturalisées » – autre terme en usage dans le domaine des migrations humaines – au point qu'on en a oublié les origines. Par ailleurs, il arrive que des végétaux dits « envahissants » soient retirés des listes officielles de plantes indésirables lorsqu'on leur trouve un intérêt économique, comme il en est des renouées asiatiques (*Fallopia* spp.) désormais proposées à la vente comme ornementales en France.

Le vocabulaire employé pour désigner l'origine géographique des plantes contribue à entretenir la confusion. Les plantes locales sont appelées « indigènes », et les autres, introduites, « exotiques », un choix lexical qui pose question quand on considère qu'il relève de la terminologie coloniale quand il est appliqué aux êtres humains. On dit aussi que certaines populations végétales « colonisent » des territoires. Cette sémantique parfois réappropriée politiquement, comme par les Palestiniens de Cisjordanie lorsqu'ils promeuvent des semences traditionnelles dites « du pays » (*baladi*), adaptées au milieu et sélectionnées pour leur

résistance, et présentant donc les qualités requises pour faire face aux contraintes imposées par les colons israéliens, notamment l'accès limité à l'eau.

Somme toute, l'utilisation d'un vocabulaire commun pour les migrations végétales et les migrations humaines répond davantage à des enjeux politiques qu'à des considérations écologiques ou scientifiques.

D'invasives à ornementales : la reclassification des renouées asiatiques

Liliana Motta

Les renouées asiatiques, incluant la renouée du Japon (*Fallopia japonica*), la renouée de Sakhaline (*Fallopia sachalinensis*), et la renouée de Bohême (*Fallopia × bohemica*), ont vu leur rôle redéfini dans les écosystèmes européens depuis leur introduction au XIX^e siècle pour leur caractère ornemental. Originaires de l'Asie du Sud-Est (Chine, Japon, Corée), ces plantes vivaces de la famille des polygonacées (*Polygonum*) prospèrent et se déplacent grâce à leurs rhizomes qui croissent horizontalement et produisent chaque année une nouvelle pousse.

Douées d'une incroyable plasticité écologique, les renouées asiatiques investissent diverses niches écologiques, notamment des terrains urbains perturbés et des zones rudérales (sol formé sur des décombres). Par leurs rhizomes prolifiques, elles s'établissent robustement dans les terrains vagues en ville, aux abords des routes, en lisière des forêts, au bord de l'eau, s'adaptant à des conditions extrêmes de sécheresse ou d'humidité.

Étiquetées « espèces exotiques envahissantes » par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et par un règlement européen (UE n° 1143/2014), elles font l'objet d'une réévaluation en 2016 qui reconnaît l'échec des mesures restrictives et l'inévitabilité de leur dissémination, conduisant à leur déclassement de la liste des plantes indésirables. Une « collection nationale de *Polygonum* » intégrant des espèces de *Fallopia*, au jardin Les Hautes Haies, dans la Sarthe, a même été labellisée par le Conservatoire des collections végétales spécialisées (CCVS).

Cette perspective invite à considérer les renouées non pas comme de simples envahisseurs, mais comme des participants actifs dans certaines niches écologiques (espaces abandonnés, rudéraux), à l'instar de plantes locales comme la clématite des haies (*Clematis vitalba*). De plus, elles pourraient être valorisées pour les services écologiques qu'elles fournissent, en tant que plantes médicinales ou fourragères.



« La famille des Polygonum », Collection nationale de Polygonum créée par l'artiste botaniste Liliana Motta au jardin Les Hautes Haies, à Saint-Paul-le-Gaultier (Sarthe) © L. Motta.

Comment la migration des plantes impacte-t-elle notre imaginaire et notre mémoire ?

La grande migration des plantes n'a pas seulement lieu à la surface de la Terre mais aussi dans les tréfonds des imaginaires et des mémoires. Dans leurs jeux d'enfant, la plupart des Français ont « effeuillé la marguerite » – ou la pâquerette – pour deviner les intentions d'un être aimé, associant ainsi les fleurs à l'amour. Notre existence sur Terre a pu commencer par de tels contacts avec des plantes pour penser nos relations aux autres, et se poursuivre tout au long de notre vie. Certaines plantes rappellent des lieux visités, d'autres évoquent des personnes. Quelques fleurs font vibrer notre exotisme intérieur et suggèrent des horizons lointains : on associera les cactus au Mexique, on se souviendra de l'odeur des figuiers sous le soleil méditerranéen... Les plantes se présentent ainsi comme autant de relais pour notre imagination et inspirent des itinéraires de vie tout autour de la planète : chacun peut reconstituer son propre « herbier des imaginaires », chaque vie peut être racontée sous la forme d'un cortège de plantes et de fleurs traçant un parcours dans le monde.

Les plantes colonisent les esprits en éveillant les sens et l'imaginaire, invitant au voyage. Ce constat nous invite à renverser la métaphore de la « plante compagne » chère à l'ethnobotaniste des jardins de Salagon Pierre Lieutaghi. Pourquoi ne pas considérer plutôt que les humains sont sous l'emprise des plantes ? Plutôt que des accompagnantes, les plantes deviennent actrices de leur propre dissémination, en choisissant des humains pour les transporter. Dès lors, le récit de la relation entre les plantes et les humains s'inverse : le cédrat aurait mobilisé les armées d'Alexandre le Grand et investi le judaïsme pour se répandre de l'Asie à la Méditerranée ; le cacao aurait profité des expéditions coloniales pour s'installer sur d'autres continents et faire évoluer son goût ; quant au géranium rosat, il imprègne nos cosmétiques, et le caoutchouc est devenu indispensable pour l'industrie.

Les plantes présentées dans cet ouvrage ont toutes provoqué des passions. Une fois pris dans leurs filets, on ne peut plus se passer du goût du cacao, de la texture du caoutchouc, de l'odeur et de la saveur du cédrat, de la couleur et du parfum du géranium. Ces plantes ont profondément modifié les envies, les appétences et les fantasmes des humains, de sorte qu'ils ont déployé des efforts inimaginables pour les transplanter et les cultiver partout dans le monde.

Cette emprise végétale des sens humains et les représentations auxquelles elle donne lieu se traduisent de façon singulière dans chaque société. La dispersion de plantes semblables va créer des paysages différents, selon les pratiques culturelles et les conditions du milieu d'accueil : l'olivier par exemple ne fait pas paysage de la même manière en France, où il est le plus souvent planté en alignement, qu'au Maroc où on le trouve généralement en bosquets.

Les plantes ont donc souvent pris comme véhicules les humains pour conquérir de nouveaux espaces, enrichir des mémoires personnelles et s'enraciner dans l'intimité de leurs vies, et bénéficier ainsi de leurs soins et attentions. Ce livre en raconte l'histoire.

Organisation des chapitres

Cet ouvrage est le fruit d'un programme impliquant une quinzaine de chercheurs en sciences humaines et sociales. Il s'articule autour de quatre plantes qui ont fait l'objet d'enquêtes ethnographiques et historiographiques : le cédratier (*Citrus medica*), le cacaoyer (*Theobroma cacao*), le pélargonium (*Pelargonium* sp.) et l'hévéa du Brésil (*Hevea brasiliensis*).

Ces espèces sont représentatives des échanges culturels divers qui ont conduit à leur transplantation. Le fruit du cédratier, ritualisé dans le judaïsme, est par ailleurs utilisé en cuisine et en parfumerie. Celui du cacaoyer est transformé en une gourmandise chocolatée désormais

incontournable en Occident. Le pélarгонium, dont les variétés ornementales sont devenues emblématiques de régions entières, est lui aussi prisé en parfumerie. L'hévéa du Brésil, dont on extrait le latex, demeure indispensable pour plusieurs filières industrielles.

Les pérégrinations de ces plantes originaires de l'Amérique tropicale (cacaoyer et hévéa), de l'Asie du Sud (cédratier) et de l'Afrique du Sud (pélarгонium), couvrent des périodes distinctes : le cédratier a migré de l'Asie vers la Méditerranée dès l'Antiquité ; le cacaoyer a circulé de l'Amazonie à l'Amérique centrale il y a plus de cinq mille ans, mais c'est à partir du XVI^e siècle qu'il fut progressivement répandu dans le monde. Le pélarгонium a été introduit en Europe au début du XVII^e siècle. L'hévéa du Brésil a été transplanté en Asie et en Afrique à la fin du XIX^e siècle. Cette chronologie guide l'organisation des chapitres.

En regard de ces récits, vingt-cinq encarts présentent autant de plantes – graminées, herbacées, arbustes, et arbres des cinq continents – dont les itinéraires se sont croisés, offrant ainsi une diversité botanique et géographique enrichissante pour le lecteur.

Bibliographie

BAUSSANT, Michèle, « Penser les mémoires », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 3, 2007, p. 389-394.

BOUMEDIENE, Samir, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Éditions des mondes à faire, 2016.

CLARKE Andrew C. ; BURTENSHA, Michael K. ; MCLLENACHAN, Patricia A. ; ERICKSON David L. ; et PENNY, David, « Reconstructing the Origins and Dispersal of the Polynesian Bottle Gourd (*Lagenaria siceraria*) », *Molecular Biology and Evolution*, vol. 23, n° 5, 2006, p. 893-900.

HARDION, Laurent ; VERLAQUE, Régine ; SALTONSTALL, Kristin ; LERICHE, Agathe ; et VILA, Bruno, « Origin of the invasive *Arundo Donax* (Poaceae): A trans-Asian expedition in herbaria », *Annals of Botany*, vol. 114, n° 3, 2014, p. 455-462.

HAUDRICOURT, André Georges ; et HEDIN, Louis, *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris, Gallimard, coll. « Géographie humaine », 1943.

HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette, *Paradise transplanted. Migration and the making of California gardens*, Berkeley, University of California Press, 2014.

LABUTHIE, Cannelle, « Contours d'une figure palestinienne : les semences "baladi" », Exorigins : De la diversité bioculturelle dans les jardins des Parisiens. Circulations croisées de végétaux, de personnes et d'imaginaires, mis en ligne le 26 novembre 2019. <https://exorigins.hypotheses.org/623>

LAPLANTE, Julie ; et BRUNOIS-PASINA, Florence, « Présentation. Entre dormance et efflorescence en anthropologie : l'onthos du végétal en question », *Anthropologie et sociétés*, vol. 44, n° 3 : *Devenir plante. Enlacements et attachements*, 2020, p. 15-49.

LIEUTAGHI, Pierre, *La Plante compagne. Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*, Arles, Actes Sud, 1998.

SCOTT, James, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États* [2017], préface de Jean-Paul Demoule, trad. de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2019.

SINGARAVELOU, Pierre ; et VENAYRE, Sylvain (dir.), *L'Épicerie du monde. La mondialisation par les produits alimentaires du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2022.

SOULIER, Lola, « Le roseau à musique. Étude et mise en pratique des savoir-faire anciens de récolte et de séchage de la canne de Provence pour la facture des anches de hautbois », communication orale aux rencontres « Projet Hautbois », Centre de musique baroque de Versailles, 2022.

TASSIN, Jacques, *La Grande Invasion. Qui a peur des espèces invasives ?*, Paris, O. Jacob, 2014.